

Oiseau de nuit

Mélodie Blaison

*J'aimerais que ma vie ne laissât après elle
d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur,
d'une chanson pour tromper l'attente.
Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas,
c'est l'attente qui est magnifique.*

André Breton, L'Amour fou (1937)

Épisode un :

L'Oeil mangera tout ce qu'il pourra.

Plusieurs heures à rester là, allongée crâne contre tapis.
Regard myope, plafond blanc.
Penser blanc, méditation activée, contrôle des sens.
Ajna chakra et c'est parti pour le développement mental.
Tranquilité de l'esprit et inspection de celui-ci.

Éveil.

Libérez moi de mes passions et
donnez moi l'antidote de mes poisons.
J'aimerais trouver la délivrance.

Je ris.
Si je devais répertorier toutes les souillures, autrement dit
mes passions, qui altèrent la nature immaculée de l'esprit.
Oui c'est cela.

Plafond blanc. (...)

Je suis collée à la moquette. Mon corps refuse de faire.

Tout commencera quand je refermerai
la porte
de mon appartement

derrière moi pour attaquer le Dehors.

Plusieurs fois où je ne savais que faire j'allais dans ce rade.
La foule arrive rapidement, les tables tournent sans cesse.
Je regarde.

Brouhaha résonne entre les cloisons.
Vrombissements et psychédélisme.
Poursuivre l'observation.
L'ambiance a changé.

Cette femme au bout du comptoir. Bière.
Mimiques de bouche. Avant-arrière. Lèvres pincées.
Ça mord, ça titille.
Elle dit bonjour à tous les clients
qui viennent au comptoir.

Moi j'opte pour la transparence.

C'est les reflets, la fumée, les marches des escaliers,
bien éphémères. Disparates, ou bien,
au fur et à mesure, je calcule,
et même si la musique perdure,
c'est toujours les bruits de la rue.

Lorsque la ville rit aux éclats de toute sa splendeur,
de toute sa chaleur.
Jolies les fenêtres, jolis les pavés,
jolis les airs des gens.

On aurait dit que tout va pour le mieux,
en marge d'un isolement attendrissant.

Combien de personnes dans ce mètre carré,
combien de personnes
autour et à l'intérieur de la ville.

Tourbillons de papillons synthétiques.
Draps en plumes d'été.

Des vrombissements.
Des horloges partout, des violons qui pleurent.

Des salles d'attente.
Attente.

Moquette étourdissante et plante poussiéreuse.
Froissement de papiers et on chuchote.
Je regarde mes pieds immobiles.

Grandes étendues rouge rouille.
La moquette grouille de petits vermicelles agités.
Psychédélique, quand ça fixe, je frétille.
La porte respire dans le sens du vent, et la lumière.
Viens, reviens, pars.

L'eau carresse ma gorge, asséchée.
Comme une envie de musique en extérieur.
Comme un ventilateur
face à une terrasse qui appelle à l'excitation.

Mais les projecteurs sont éteints, abolis par les néons,
violents.

Mes jambes veulent courir toutes seules.
Courir un peu, mais nerveux pas trop,
calme comme un petit souffle léger.
Comme un petit chevalier,
avec des yeux emplis de couleurs.

Émerveillement dans ces grands espaces, découvrir tout,

un enthousiasme jaune.

Spectatrice des ruines d'anciens palais et de peintures -
Les plus grands maitres -
J'ai accepté ces décors plantés à jamais
dans ce processus éternel.

J'ai laissé mon corps s'y engouffrer sans feindre
de ne pas m'en rendre compte.
Jouant du soleil sur les peaux de bronze et
épiant la tombée de la nuit qui rend la ville si particulière.
Dorée et fruitée de vin.

J'ai pensé à maintenant et
j'ai vagabondé dans des anciens sursauts de joie.

Afin de rendre mon cœur si moelleux mais si solide,
si pétillant mais si calme,
si lourd mais si plein.

J'ai promis à l'après de garder en mon sein ces images,
de toujours m'extasier
au souvenir des regards ;
bruns et profonds,
en réponse à l'abîme de la chair.

Si beau contraste avec le marbre si froid,
qui enferme à jamais
les iris des martyrs.

J'ai laissé mes paupières
tomber
avec légèreté
pour couvrir mon regard et absorber
cette lumière composée de milliers de constellations
que laisse le soleil sur nos yeux protégés.

Et je n'ai plus rien fait qu'écouter les chants,
d'une pureté saisissante,
que les oiseaux lançaient,
au dessus des terrasses
d'ocre jaune et orangé.

Créant une danse aérienne
dans le croisement de leurs sonorités.

Un mélange de vibrations et de clarté,
un mirage de chimères,
invisibles mais pourtant
pesant au dessus de nos têtes,

telles de noirs corbeaux attendant la chair de pêche,
en offrande forcée à leur délectation.

La fin du soleil rend l'herbe bleue,
il y a des bruits de cymbales
je suis un peu floue.

Ce soir sera fou ?

Le vent carresse les gens, ça rend beau la ville,
elle est endormie,

ça baille d'espace.

Des franges emmelées, ça laisse à penser
aucune trace de nuage.
Les tracteurs roulent sur le bitume,
ils veulent rassembler pour une cause aérienne.

J'irais bien dans les étoiles,
explorer les fin fonds de mon arrière moi.

Que reste t'il des souvenirs ?

Des bribes de temps arrachées,

des minutes

rattachées à des années.

Nuit tombée. Je cherche le groove.

Sous la lumière basse, blanche, une table de poker.

Décapsule la bière, coule dans ma gorge, roucoule.

Parle d'humanité écrasante.

Pastis glaçon, dessine au feutre, chante en aquarelle.

Crache la fumée.

De temps en temps, plus parler.

La nuit tombe trop vite sur l'herbe grise.

Rêve de forêt.

Grand arbre contre grande tour.

Qui me souffle la sagesse, m'apaise l'esprit.

Rigole.

Apaise ou écoute.

Arrête le temps, compte du bout des doigts

les instants et

regarde autour de moi.

Divague. Rêve encore.

Le petit feu qui s'enfuit du bois, du gros chêne.

Calme, dans les feuillages, je balade, de bruit en bruit,
je laisse aller, ma chair.

Mon moi de peau,

à des gestes issus de nulle part.

C'est l'aléa agréable,
la promenade corporelle,
le bruissement des feuilles mortes.
Craquellent.

Je ne pense pas, ou du moins,
j'écoute. Attentivement.

La surprise qui arrive, seconde après seconde.

Comme si le mouvement du tout était proche.

Mais je lache l'attention.
Laisser mes idées

hors tension.

Déplace.

Le corps se traîne, les pieds sont lourds.

Elle prend appui dans ses genoux.

Une main, lourde, se balance sans en avoir l'air.

Ou bien, une autre,

placée derrière le dos,

une main,

attrape la poignée de la valise.

Une valise qui roule, elle traîne.

Déplacement dans l'espace sans savoir ou aller.

Marche, déambule,

approche l'espace et entre en lui.

Talons qui claquent, ou pas feutrés.

Marche, puis stop.

Regarde.

L'espace est habité,

il a été agencé pour que ses yeux roulent du coin,

à droite, ou pente derrière elle.

Elle emprunte la traversée constellée.

Et lève les yeux sur le tunnel.

De l'acier aérien.

Les grandes lignes au dessus de nous. Les trajectoires.

Le béton. Implanté depuis des années, se laisse apprivoiser
par le temps.

Les lignes, les déplacements. Elle tend le bras ;
c'est par là-bas.

Il fait sombre après les étoiles. On s'arrête un peu.

Elle regarde et se laisse imprégner.
Je regarde et me laisse imprégner.

Visage doux mais obscur.
Grands yeux noirs et grande posture.
Jambes longues et entourées de voile.
Hautes chaussures pour haute haute voltige.
Pas vulgaire. Plutôt vernie.
Sous la fourrure, la robe.

Toujours la fourrure ?

*Même dans la chaleur des cigales.
Pour habiller un corps fragile sortez fourrure.*

Montrez moi la robe.

Ce soir c'est noir. *Parfois carnavalesque.*
Connaissez vous Loulou ? *Loulou de La Falaise.*
Désinvolture et panache, fantaisie et frénésie.
J'ai adoré.

Poupoupilou.

Elle parle joyaux velours, elle chuchote or et satin,
elle tourne sur elle même.
Suave.

Admirez le décolleté dans le dos ;

la fourrure glisse sur ses omoplates, anguleuses, croquantes.
La colonne vertébrale faite de vertèbres en montagnes
aiguisées.

Elle est maigre et le satin noir flotte sur ses hanches.
C'est beau, j'aime les paysages du corps.

Que pensez vous de mes seins ?

Ils sont petits ils sont nouveaux.

*C'est de la vraie. De la chair, de la peau à embrasser, des
tétons avec du dodu. Ils sont là, présents en profil.*

*Regardez comme le tissus épouse la forme arrondie,
c'est si joli.*

Avez vous eu mal ?

*J'avais mal de sentir la vénus sans la voir.
J'avais la hantise de ne jamais voir
celle que j'espérais. Alors je la façonnais. Jour après jour.
Avec ce désir secret qu'un jour la forme serait dépassée
par la vérité. Parce que cette vérité est là, en mon sein.
Elle est en moi, là,
depuis le premier printemps.*

Vous êtes belle.

*Je me sens belle. Je ne suis pas accessible. Ils m'aiment tous.
Ils me veulent tous au détour de leurs nuits.
Je n'en veux aucuns. Je veux juste qu'ils me désirent.
Après ils peuvent miauler.
Je les ignorerais.
Ce que j'aime c'est danser, mettre mes épaules en avant,
les bouger langoureusement.*

Elle aime faire aller son corps sur la musique, elle veut juste
sensualiser,

expérimenter le sexy, voir comment
ses jambes peuvent emmener
ses hanches

à ce déhanché impliquant

sexe et rythme.

La vénus endort les esprits pour animer

les passions refoulées.

Qui sont-ils ceux qui la désirent ?

Où sont les passagers de la traversée constellée.

Elle appelle de ses chevilles fines nerveuses et
arrête

de sa nuque

lente langoureuse.

Elle. M'a aimé. Lui aussi.

*Moi jamais, je préférerais travailler mon double
idéal.*

*Je désirais mon Moi dans l'Autre.
Une fiction du Moi qui trouvait sa tangente
dans mon miroir.*

*Ce lieu sans lieu où je me voyais
là où je ne suis pas.*

La surface qui ouvre virtuellement cet espace irréel.

*Je me regardais parfois
là
où j'étais absente.*

Et je composais.

Plumes, perles, brillante perruque en belle perroquet.

Je répétais.

Perroquet.

Perle ou bien camélias.

Jade, regard intense, velouté de papillon.

Ca flotte ça appuie ça trouble.

Noir de Mars pour vision scotopique.

J'adore les plumes de corbeau.

J'ai cette robe

pour me noyer dans le lac.

Plumes de corbeau en fumée carbone.

Je virevolte devant l'eau du lac, l'eau miroir.

Là- bas je suis

là où je ne suis pas.

C'est mon jardin onirique où je m'électrise.

La fée électrique ricanant aux tourments.

J'abandonne le palpable et j'endosse le chimérique.

J'ai mon secret voilé par mon manteau.

Mon Plus-de-jour c'est mon camouflage.

J'ai affronté la tête de la Méduse.

Et je suis née en travers du bouclier.

J'ai gardé mon épée pour l'enrober de peluche, et

j'ai ébranlé ma cuirasse pour mieux la batailler.

Elle semble forte, elle parle et je la regarde, elle,
son Autre apprivoisé.
Parfois elle s'arrête et me regarde,

me perd dans son lac noir sous ses cils papillons.

Y a t'il réellement un destin a n atomique ?

Elle semble radieuse,
mais avec un certain spectre aérien d'incertitude.
Comme si elle avait abusé son identité
à des fins d'idéalisation de l'Autre.

Un tel amour de soi qui l'aurait permutée en abstraction.
Elle est devenue amour,
obstacle
et danger pour son Moi.

Vous aimez danser ?

Je ne sais pas, j'aime m'oublier.

Je me surprends parfois à fermer les yeux sans m'en rendre compte pendant plusieurs minutes, sans penser à rien.

M'oublier.

Oublier.

C'est pour ça que les gens sortent non ?

S' orner de la nuit, et
badigeonner leur humeur
de leur plus belle amnésie du déclin.

Une belle soirée - débris du spectacle final
- écroulement dans les limbes -

Azymutons nous. Amnesia ! Amnesia !

Demain, nous progresserons davantage vers la béatitude.

Elle me regarde, sans expression aucune,
et je sens que peut être je suis dans la limite
de la désenchanter.
Alors je me stoppe.

Oui j'aime danser.

Vous dansez ?

Suivez-moi. Je vais vous montrer quelque chose.

Et sans quitter le satin des yeux
j'avance dans la nuit, bercée par le vaporeux.

Déplace.

Le corps s'ondule, les pieds sont graciles.

Elle prend appui dans ses genoux.

Ses mains,

déterminées tiennent conjointement

la poignée de la valise.

Cette valise andrinople avec son intestin qui complot.

Déplacement dans l'espace, acheminement assuré.

Marche, déambule, approche l'espace et

entre en lui.

Talons qui claquent ou pas feutrés.

Marche. Puis stop.

Regarde.

L'espace est habité, il a été agencé pour toi,
et ta diablerie sur roulettes.

Ancre-toi dans la traversée constellée, et oublies
les tunnels, les aciers aériens.
Les grandes lignes au dessus de nous. Les trajectoires.

Le béton, implanté depuis des années se laissera apprivoiser
par l'intervalle que tu proposes.

Les lignes, les déplacements.

Épanouis-toi, c'est ici.

Il ferait sombre sans les étoiles.

On s'arrête.

Je regarde, et je me laisse imprégner.

**Belle de jour versus
Oiseau de nuit
Envoutant voir plus
Dame blanche d'ennui
Avide séduction en parure nocturne
Tu jouis noctambule
De toutes tentations.
Belle de jour versus
Oiseau de nuit
Conquérant voir plus
Noctambule de suie
Fascinant mystère
En rapace velours
Fourrure sans amour
Oiseau solitaire
Belle de jour versus
Oiseau de nuit
Magnétique voir plus
Noceur alangui
Vicieux prédateur
En fleur innocente
Fantasmatique leur
Faiblesse méprisante.**

*Et je vois aussi couler tes larmes
toi qui vint danser avec le jour.*

*Et je vois aussi couler tes larmes
toi qui vint danser avec le jour.*

Elle est là, elle me propose un espace.

Je la regarde, absorbée,

avec une méticulosité délicate elle pose son bagage au sol,
et l'ouvre.

Tout est plié, rangé, à sa place.

Il y a des couleurs,

des tiges,

des accessoires.

Elle prend un carré et commence à le déployer sur le terrain.

Mouvement – couleur-

mouvement - couleurs.

Apparaît un espace de trois mètres sur trois.

Des carrés colorés.

Elle prend des arsauts et les assemble entre eux.
Elle les fixe au parterre quadrangulaire.

Une planète argentée qui reflète la traversée constellée
pour en créer une nouvelle sur son espace
d'asphalte.

Je cherche son regard mais elle reste vigilante à son action.

Le chatolement sur les galets
engendre un phototropisme
sur son visage diaphane
changé en lampadaire androïde.

Envie de sensation supraluminique.
Mais j'attends.

Car elle prend le temps.

Kapla. Lego.

Kapla.Kapla.

Le kapla est un jeu de construction
à base de planchettes en pin des Landes.

Rose. Vert. Bleu. Jaune.

Rose. Vert.

Pour jouer avec kapla, il suffit de superposer
les planchettes les unes sur les autres pour
faire apparaître des constructions
défiant l'imagination.

Nuit paillette.

Barnum pour festin choreographié de premier choix.
Tendre voûte astrale pour confiance augmentée.
Activer couronne de bijoux. Flamboiement sur pavés.
Je suis saisie.

Efficace lamparo.

Yeux profonds. Vide.

Ténèbres.

Crâne coiffé. Artiste fleurs.

Osciller. Mollement.

Vertèbres frêles.

Néant follement orné. Du charme.

Pulsation.

Ondulation.

Pulsation. Ondulation.

Sur la butte, tout se passe.

Place en altitude. Accès par escalier.

Autre escalier pour grimper. Pinnacle.

Les arbres et les pavés gris.

Jaune vert violet bleu orange,

reste de feston de guigulette.

Linge en balcon. Caisson de ventilation.

Sur le coté, un bananier.

Le poireau géant. 80 % d'eau.

Oscillante inflorescence.

Le grillage

et la guirlande dorée pour cerner la fenêtre.

Fenêtres carrées. Carreaux. Carrés.

Lampadaires usés contre luminance osée.

Hors d'utilité, là pour la toile de fond.

Mettre en contraste et en coïncidence les danses

déposées

sur la cloison de la ruelle.

Les fresques ancrées dans la pierre,

peintures verticales

sans ombrage

horizontal.

L'oiseau de nuit est l'écho en anthropométrie.
Bleu je ne sais pas mais fusain de nuit oui.

Un face-à-face auréolé s'opère.
Et je prends
en conscience cinétique le contrepoids
dans la kinesphère.

La virtuosité technique est immobile sur le mur mais
son ombre vive bouge
brutal vital sur le dancefloor.

Entre les fenêtres ouvertes et les fenêtres murées,
crépis blanc de Saturne ou façade bleu fumée,
le gazon se plait à pousser entre les pavés, et pourtant,
de ce paysage si lisboète

émane cette chimère en paillettes avec sa nouba ambulante.

Gracieux popolopopo.

Je vois la posture royale, jusqu'au bout du doigté,
équilibre suspension.

Puis extension, développé en arabesque, attitude,
regard à la lune,
quart de rond de jambe, temps lié,
je me sens presque habitée.

Battement, tendu, jeté. Contretemps mais
à peine ce qu'il faut du temps et
la jambe monte en équilibre ferme en cinquième là-devant.
Flic-flac, fondu, fouetté.

Et la brise souffle sur ma nuque
tandis que la sienne reste aussi frêle mais digne.
Isolation,

pulsation,
pulsation, trois quatre cinq six, rond de jambe, retiré plié,
relevé.

(...) Final, émotion.

Toujours entre le béton et la paillette.
Poussière et saphyrs.
Je titille la pierre, les vitrines, les visages.

Ti-ti-ti-ille.

Je me sens comme un hagard témoin,
passive, irresponsable et surprise.

Fascinée par ce hasard que je subis.
Je ne trouve aucun prétexte pour rentrer chez moi.

Dormir. Rêver.
Je suis à la recherche d'un rêve éveillé.

On me dit qu'il y a une sorte de fête dans un parking
abandonné.

Allons saisir des instants du réel
dans l'inconscient évanescent.

C'est l'ouest de la ville, puis
continuer le long du fleuve.
S'y trouve une partie un peu étrange,
un peu comme ces quartiers fous,
en transition depuis des années, mais au final
où l'abandon s'y est installé à contre-cœur.

Contre-temps.

Promenons-nous dans les lieux interdits au public et

étirons le temps.

Mercedes parking.

Que reste-t-il des éléments de l'industrie.

Des vestiges.

De la transformation du paysage à l'abandon.
La nature se réapproprie l'objet.

Chaos et bourgeons.

Vouloir se glisser dans les plis de la ville.
Sentinelles du passé et du futur.

Amnésie qui frappe.

Réunion de l'inconscient de la ville.

La vieille déroute offre sa friche.

Retrouver cette latence.

Vers le vent du ponant, je retrouve la carrière aux forsythias.
Baryte sulfatée et granit gris-bleu.
Le granit de Miséry pave les rues.

Traces d'usine

y dénicher les restes des carrelages, qui petit à petit
sont recouverts par les herbes folles.

Flore vs dallage.

Et les graffitis noyés dans les forsythias si jaunes
qui naissent à chaque début de printemps.

Achévé d'imprimer à l'École des Beaux Arts de
Nantes Métropole en juin 2016